

JHR FILMS, BA.BE PRODUCTIONS et INDIANA PRODUCTIONS
PRESENTENT

LOU
DE LAÂGE

RICCARDO
SCAMARCIO

TU CHOISIRAS LA VIE

UN FILM DE
STÉPHANE FREISS

AU CINÉMA
LE 25 JANVIER

Causette

SENS
CRITIQUE

PIERRE-HENRI SILEATI ASTRID MELONI NICOLA RIGNANESI CORALY ZAHONERO
ANNA SICILEVITCH NATASHA KRUEF JÉRÉMIE CALUANA FIORENZA TESSARI et NICOLA PROCCIPETTI COOPÉRATIVE DE LUIGI OIBERTO
PRODUIT PAR FABIO CONVERSI POUR BA.BE PRODUCTIONS PRÉSENTÉ PAR MARCO COHEN BENEDETTO HABIB FABRIZIO DONVITO DANIEL CAMPOS PAVONCELLI POUR INDIANA PRODUCTION
UNE PRODUCTION BA.BE PRODUCTIONS et INDIANA PRODUCTION en collaboration avec VISION DISTRIBUTION FANTARIONS FILMS SKY avec la participation de CANAL+ et CINE+
AVEC LA CONTRIBUTION DU FONDS CINÉMA DES POUILLES et LA COMMISSION DU FILM DES POUILLES COORDINATION GÉNÉRALE FRANCESCO LOPEZ SCÉNARIO SYLVIE KOECHLIN
ASSOCIANT RÉALISATEUR LEOPOLDO PESCATORE COSTUME DESIGNER NATALIE CHERON RÔLE PASCALIE BÉRALD RÔLE CÉSINE GALE ARMANDO PIZZOTTI LUCO DÉCORIS ISABELLA ANGELINI
COSTUMES FLORENCE EMIR SCÉNARIO STÉPHANE FREISS ALDOREY GORDON CAROLINE DERJAS LAURE DISCHÉNES RÉPARTITION ET DIALOGES STÉPHANE FREISS
PRISE DE SON MARIAMUJEN GOBIE MONTAGE ALINE HÉRIFF MUSIQUE MICHELE PAVAROLI MONTAGE DE GIOVANNI MIRABASSI RÉALISÉ PAR STÉPHANE FREISS

90 min. 12 ans et plus



DISTRIBUTION

JHR Films
9 rue des Cascades
75020 Paris
09 50 45 03 62
info@jhrfilms.com
www.jhrfilms.com

PRESSE

Laurent Renard et Elsa Grandpierre
01 40 22 64 64
laurent@presselaurentrenard.com
elsa@presselaurentrenard.com

PRESSE DIGITALE

Mensch Agency
Zvi David FAJOL
06 12 18 89 27
zvidavid.fajol@mensch-agency.com

Molka MHENI
06 50 10 44 71
Molka.mheni@mensch-agency.com

SYNOPSIS

Une famille juive ultra-orthodoxe se rend chaque année dans une ferme du sud de l'Italie afin d'accomplir une mission sacrée : la récolte des cédrats. Esther, en pleine remise en cause des contraintes imposées par sa religion fait la connaissance d'Elio, le propriétaire de la ferme. Et si le face à face entre ces mondes était la genèse d'une autre histoire ?

ENTRETIEN AVEC LE RÉALISATEUR

Comment raconteriez-vous votre film en quelques lignes ?

Esther, une jeune femme née dans un milieu juif orthodoxe, voit que tout ce qui donnait sens à sa vie jusque-là est en train de s'écrouler. L'organisation très dogmatique de son quotidien l'étouffe, et même le temps de la prière où elle aimait se réfugier ne trouve plus grâce à ses yeux. Elle accompagne toute sa famille en Italie du sud où depuis des générations, ils viennent cueillir le cédrat, fruit sacré qui servira à une prochaine grande fête juive. Elle sait qu'elle est tout près de s'arracher au seul monde qu'elle ait jamais connu, qu'elle n'arrivera pas à faire entendre aux siens ses doutes et ce vertige qui la gagne jour après jour. Elle n'a personne à qui se confier... à part Dieu. Jusqu'à ce qu'elle rencontre Elio, le propriétaire de ce domaine, qui lui aussi s'accroche, se bat pour ne rien changer au travail engagé par son père et les générations qui l'ont précédé. Elle, va trouver à ses côtés le courage qui lui manquait jusque-là pour oser s'émanciper. Lui, grâce à elle, va prendre conscience de l'impasse dans laquelle s'est engagée sa vie et oser imaginer un autre avenir que celui où il s'enterre chaque jour un peu plus. Et de cette rencontre improbable va naître une très forte et inattendue histoire d'amour.

D'où vous est venue l'idée de ce film ?

Vous commencez certainement par la question la plus difficile ! C'est au départ une chose confuse sur laquelle je n'aurais pu mettre de mots avant de me retrouver seul devant ma feuille. Je n'avais aucune idée de ce qui sortirait de ce premier jet. J'étais autant acteur que spectateur de ce qui naissait sur le papier. Mais il me semblait alors qu'écrire était l'unique moyen de redonner du désir et du sens à ma vie. Que quelque chose n'allait plus dans ma manière de concevoir et de vivre mon métier. Il me revient tout à coup une anecdote. Sur le tournage du film « Chouans » de Philippe de Broca, nous nous sommes retrouvés un jour seuls Philippe Noiret et moi, chacun sur notre cheval en costume d'époque, au bord d'une falaise, au milieu de nulle part. La caméra avec une longue focale était très loin de nous. Nous sommes restés silencieux, sans bouger, pendant une bonne demi-heure, en attendant que le soleil se couche pour avoir la lumière idéale. Puis soudain Noiret a rompu le silence et m'a dit : « Tu vois Stéphane, je crois que j'en ai un peu assez de faire l'enfant ! ». Je ne mesurais évidemment pas à l'époque la portée de sa remarque. Trente plus tard, à peu près au même âge que lui dans le film, j'en ai pris la mesure !

C'est à dire ?

Qu'aucun choix ne peut résister à l'usure du temps. Que ce qui était essentiel pour moi à 20 ans, l'est moins aujourd'hui et que mes certitudes de jeune homme se fissuraient. Le choix de devenir acteur était peut-être né aussi d'un besoin de m'arracher à ma famille et à son histoire tragique pendant la seconde guerre mondiale. Et c'est justement face à cette histoire qui m'avait à peine été donnée, que je me suis retrouvé, en commençant à écrire.

Pourquoi ce silence dans votre famille autour de cette période de l'histoire ?

Mes deux parents ont été cachés enfants, pendant toute la guerre, pour échapper aux rafles. Mon père a découvert plusieurs mois après la fin de la guerre que le sien ne reviendrait pas d'Auschwitz. Les exactions, les tortures, et les morts en camps de concentration ont été nombreux des deux côtés de ma famille. Lui, comme ma mère, ont tenté d'enterrer tous les fantômes de cette période terrible. Il m'a fallu longtemps pour oser aborder le sujet. J'ai découvert que la douleur de mon père était toujours très vive. Un Dieu qui avait laissé faire ça était totalement disqualifié à ses yeux. Jusqu'à leur séparation (j'avais douze ans) , on ne parlait ni de guerre ni de judaïsme ni de choses atroces. Il y avait une espèce de couvercle posé sur tout ça. Être juif ne voulait absolument rien dire pour moi, nous fêtions les fêtes chrétiennes et je ne me souviens pas être entré dans une synagogue jusqu'à ce que ma mère, 2 ou 3 ans après leur divorce, n'aille rechercher dans sa religion un réconfort et une spiritualité qui manquaient à sa vie. Nous basculions soudainement d'une vie sans aucune pratique ni tradition à l'extrême inverse . Des hommes en noir et blanc avec des barbes et des chapeaux, des femmes très couvertes et avec des perruques entraient dans ma vie et celle de mon frère. J'avais quatorze ans. J'ai cru très longtemps qu'il n'existait pas d'autre manière d'être juif ! Que les libertés que certains prenaient avec la pratique étaient des entorses aux règles et aux lois juives que ma mère suivait très strictement !

Avez-vous été vous-même religieux ?

Non. Je ne me place pas pour autant dans le camp de ceux qui ont chassé toute spiritualité de leur vie et je ne sais définir de quoi est faite ma foi mais j'en ai une. Je dirais comme l'agnostique que "L'absolu est inaccessible à l'esprit humain" et que la foi s'épuise à rester enfermée dans le périmètre que délimite le dogme.

J'ai vécu la plus grande partie de mon adolescence chez mon père qui avait demandé ma garde et aussi pas mal en pension.

Mais évidemment je rendais souvent visite à ma mère et le grand écart était assez dingue ! La foi de ma mère n'a cessé de grandir jusqu'à la fin de sa vie. Elle était totale et d'une intensité que je n'ai jamais vu chez aucune autre femme religieuse du village pourtant très religieux où elle vivait en Israël. Le mode de vie dogmatique des ultras orthodoxes est extrêmement contraignant. Elle, pourtant, n'en avait jamais assez de prier, d'étudier ,et de respecter à la lettre les commandements.

Mais si, comme pour Esther, le doute se glisse dans votre quotidien alors tout l'édifice se met à vaciller.



Quel rapport aviez-vous avec votre mère ?

De plus en plus compliqué au fil des années. Mon regard critique sur la rigueur et l'archaïsme de son monde creusait un fossé que nous ne pouvions combler. Le moindre sujet, elle l'abordait par le prisme d'un judaïsme qui ne transigeait pas avec la loi. Impossible d'échanger avec elle sur ce qu'était l'essentiel de ma vie. Nos désaccords étaient souvent très durs. Son amour sincère pour moi ajoutait à la frustration de ne pouvoir faire entendre ma vision des choses.

Je n'acceptais plus cette lecture unique et intransigeante du texte religieux.

La force, et la beauté de ce texte tient pour moi dans les multiples interprétations qu'il offre au lecteur. Rien n'est figé, tout est à questionner sans cesse.

Ce film doit donc beaucoup à votre mère ?

Oui certainement. Elle en a été le déclencheur. Mais très vite j'ai cherché à rendre l'histoire la plus universelle possible. Je ne voulais pas écrire un film sur les pratiques contraignantes et l'archaïsme du monde orthodoxe sous tant d'aspects, ni même simplement un film religieux. Au contraire, de la manière la plus universelle possible, je voulais poser la question du poids de notre héritage et de notre capacité à pouvoir nous en libérer quand il est trop lourd, d'où que nous venions. C'est avant tout un film sur la liberté.

Vous dédiez le film à votre mère. Qu'en aurait-elle pensé selon vous ?

Je pense qu'elle aurait été sensible au message. C'était un pont entre nous sur lequel nous aurions pu nous retrouver, et qui aurait, j'en suis sûr, libéré la parole.

Au début du montage j'ai reçu un appel pour m'avertir qu'elle était soudainement tombée malade. Quand je suis arrivé le lendemain elle était décédée. J'ai passé 5 jours dans son village. Hors du temps. Puis je suis revenu en Italie et mon équipe avec qui je travaillais au montage m'a aidé de manière merveilleuse à me replonger dans le film.

Diriez-vous que les deux protagonistes connaissent la même problématique ?

De manière très différente, oui bien sûr. Sur elle pèse le poids d'un ciel devenu trop lourd tant elle ne croit plus dans ces gestes et ces prières qu'elle répète à longueur de journées, et lui s'enterme un peu plus chaque jour à ne pas vouloir vendre un pouce du domaine que son père lui a laissé, pour respecter une promesse. Deux esclaves de ce qu'ils ont reçu en héritage.

Il leur faut donc être infidèles pour mieux être fidèles à ce qui leur a été transmis ?

Exactement ! Être fidèle ce n'est pas répéter à l'identique ce qui nous a été transmis, c'est admettre que la sortie de route dont parle le rabbin dans le film est encore la route, et peut-être, comme le dit Esther, que C'EST LA ROUTE ! Je crois énormément à ça.

Diriez-vous aussi que des deux, c'est elle qui semble la plus mûre, la plus adulte ?

Je dirais qu'elle a un temps d'avance sur lui. Elle sait qu'elle ne pourra plus continuer longtemps à faire semblant. Son urgence est palpable. Elle enfreint les règles et prend des risques importants en osant frapper à la porte d'un homme qu'elle ne connaît pas.

Elio a pourtant autour de lui des gens qui ne cessent de sonner l'alarme. Jusqu'à cette riche industrielle, prête à racheter un morceau de terrain qui leur permettrait de sortir la tête de l'eau...mais il s'entête à ne rien voir ni entendre. Il faudra l'arrivée de cette jeune femme pour qu'enfin il comprenne combien sa vie est dans une impasse, et qu'il mesure sa propre urgence. Elle est en réalité le miroir qui lui renvoie son image.

Vous auriez tout à fait pu choisir un homme qui s'arrache de ce monde religieux, pourquoi le choix d'une femme ?

Oui bien sûr !

Il me semblait essentiel de soulever la question de la place de la femme dans ce monde patriarcal replié sur lui-même.

Elle est prisonnière d'un système qui la limite aux tâches essentielles de la vie de la famille. Par "décence" elle n'est pas autorisée à se mélanger aux hommes ni à s'offrir à leurs regards. Nous sommes très loin de nos sociétés mixtes. La femme orthodoxe doit se plier à des règles très précises. Toute tentation et tout désir déplacé doivent être contenus. Elles ne peuvent ainsi ni prier au milieu d'une assemblée composée d'hommes ni encore moins évidemment danser ou chanter en public. La voix de l'homme est celle qui prime à peu près partout dans le monde ultra-orthodoxe.

J'ai choisi dans le film deux exemples parmi tant d'autres de ces contraintes absurdes qui briment la femme : Une scène qui parle du devoir de pureté dans le rapport conjugal, et lorsqu'Esther parle de la prière qu'elle répète chaque matin et dont le sens est aujourd'hui totalement désuet et absurde. On peut étendre ces contraintes à tant d'autres gestes du quotidien.

Sortir de ce monde est terriblement compliqué et douloureux. Et bien plus encore quand on est une femme. Le livre de Florence Heymann "Les déserteurs de Dieu" et celui tout aussi troublant de Shulem Deen "Celui qui va vers elle ne revient pas" racontent parfaitement bien l'histoire souvent tragique de ces femmes et de ces hommes qui tentent l'aventure de la sortie vers la société laïque. Ces deux livres m'ont accompagné pendant l'écriture du film.

Vous laissez une fin ouverte à votre film...quel avenir imaginez-vous à vos personnages ?

Tu choisiras la vie n'est pas une comédie romantique.

Il y a un joli proverbe italien qui dit : « si chiude una porta si apre un portone ! », autrement dit « une porte se ferme, aussitôt derrière une plus grande s'ouvre »...

Ensemble Esther et Elio ont ouvert la porte qui ouvre sur tous les possibles, y compris celui qui permet de croire que leurs chemins se recroiseront un jour !

Esther ou Elio... duquel vous sentez-vous le plus proche ?

Des deux. Ils convoquent chacun une partie de moi. Esther dans la distance que je prends avec le monde de ma mère depuis que je suis ado et Elio dans ma capacité à m'émanciper d'une figure paternelle très puissante et charismatique.



Certains personnages secondaires sont pourtant essentiels à l'équilibre du film. Comme Aaron le père d'Esther.

J'ai porté beaucoup d'attention à ces personnages qu'on nomme secondaires et qui sont effectivement essentiels au film.

Même si ce n'est pas le centre du film j'ai tenu à faire ressentir en quelques scènes ce que peut-être la vie dans ces communautés orthodoxes d'où on ne sort jamais indemne.

Tous les acteurs ont joué le jeu et ont fait un travail formidable de recherche sur un monde qui leur était parfaitement étranger, la plupart n'étant pas juifs. Ils ont su créer une famille et cela se voit à l'image.

Aaron représente celui qui transmet l'héritage. Il est le père universel dans mon film, à la fois celui d'Esther, et, aussi, implicitement celui d'Elio. Il est l'homme qui aime ses enfants mais qui les « charge » du poids de ses traditions, sans discussion possible, sans imaginer que ce poids peut être bien trop lourd pour eux. Incapable de concevoir que ses enfants puissent s'engager dans une autre route que la sienne, il est celui qui porte, en toute bonne « foi », la responsabilité de leur difficulté à vivre.

Il est l'érudit brillant, celui qui fascine, qu'on peut aimer ou admirer parce qu'il est un guide formidable, et celui qu'on rejette parce qu'il incarne des valeurs archaïques figées qui laissent trop peu de place à la remise en cause et à l'interprétation. Ces hommes-là assurent qu'ils sont porteurs de la vérité, que leur manière de penser le Texte est l'unique qui a résisté au temps.

Pierre-Henry Salfati qui joue Aaron n'est pas un comédien de métier. Bien qu'il ait participé à quelques films en tant qu'acteur, qu'il ait été réalisateur de long-métrages et qu'il ait aussi écrit des livres et des scénarii, il est avant tout un kabbaliste, un penseur, un philosophe et un exégète. Il y a quelque chose dans sa manière d'ajuster sa kippa sur sa tête, de retirer ses phylactères du bras ou de chanter les chants liturgiques qui raconte toute son expérience et sa pratique et qui sert le film. Le rôle était court et il aurait été difficile de trouver un acteur qui puisse être aussi convaincant dans toutes les scènes où il officie.

Il y a un autre personnage que j'affectionne particulièrement, c'est Silvia.

Derrière son sourire et sa joie de vivre se cache une autre prisonnière. Elle s'est résignée car le défi était trop grand...mais elle affiche une force de caractère qui va peser sur le choix d'Esther. Astrid Meloni qui l'interprète est une actrice merveilleuse et solaire qui en quelques scènes éclaire le film.

Dans votre recherche de l'actrice pour interpréter Esther était-il important qu'elle soit juive ou qu'elle ait déjà une connaissance de ce monde ?

Non pas du tout !

Ce n'est pas comparable avec ce que nous venons de dire sur le personnage du rabbin.

Est-il nécessaire d'être juif pour jouer un juif ? Pour moi évidemment pas !!

Pour jouer Esther, je cherchais une jeune femme qui puisse être à la fois fragile, secrète, douloureuse mais aussi lumineuse et pleine de l'envie de se battre. Lou de Lâage est tout ça et bien plus ! C'est une actrice magnifique, une virtuose. C'était un bonheur pour moi de voir combien en une fraction de seconde elle pouvait effacer l'angoisse sur son visage en esquissant un sourire puis rebasculer dans la panique dans la même scène. C'est une actrice rare, généreuse et très attentive au travail de ses partenaires. Ça a été une complice dans le travail de bout en bout, acceptant toujours lorsque je le lui demandais d'aller explorer d'autres pistes.

C'est un cadeau pour un jeune metteur en scène (rire) !

Et puis sa beauté illumine le film !

Et pourquoi ce choix de Riccardo Scamacio pour être Elio ?

Là aussi j'ai eu beaucoup de chance, car le rôle était très complexe.

Il fallait avant tout trouver un acteur qui puisse jouer en français sans que ce soit pénible ni pour lui ...ni pour le spectateur ! Jouer dans une langue étrangère demande beaucoup de travail j'en ai fait plusieurs fois l'expérience au théâtre et au cinéma avec des résultats plus ou moins heureux ! (rire) Riccardo c'est un vrai italien du sud , fier et bouillonnant ! On a fait ensemble un énorme travail pour aller vers le personnage qui est aujourd'hui à l'image. Ajouter à l'homme solide et puissant qu'il est, la fragilité et la vulnérabilité du personnage . Construire ce fils de paysan qui parle peu mais qui observe. Riccardo est si beau et charismatique qu'il me fallait souvent lui demander de baisser le curseur !! C'est un acteur instinctif, presque sauvage.

Je prenais exemple sur Marcello Mastroianni que nous admirions tous les deux, sur sa douceur , son flegme et sa diction en français. Elio de Angelis est un homme qui travaille la terre, un homme fatigué , plus fragile et inquiet que ne l'est naturellement Riccardo.

Au final le personnage qui est à l'écran est absolument magnifique et va bien plus loin que ce que j'avais imaginé à l'écriture ! Riccardo et Lou ont une grâce que très peu d'acteurs ont !

Aviez-vous déjà écrit avant de signer l'écriture de votre film ?

J'avais déjà participé à plusieurs travaux de co-écriture. J'avais co-signé l'écriture de deux scénarios avec mon ami Sacha Adabachian (l'auteur entre autres de tous les films de Nikita Mikhalkov) . J'avais aussi été consulté plusieurs fois par des amis auteurs ou réalisateurs comme script-doctor. En 2011 j'ai co-écrit, adapté et réalisé un court-métrage "It is miracul'House". C'était un clin d'œil amusé, adressé au personnage de Docteur House auquel on disait à l'époque que je ressemblais pas mal ! C'aurait pu n'être qu'un exercice de style mais ça a été bien plus que ça. Comme je vous le disais au début de notre échange, j'ai remis beaucoup de choses en question à cette époque. J'ai accompagné ce court-métrage pendant 2 ou 3 ans un peu partout dans le monde jusqu'aux États-Unis où il a été primé ! A moins que ce ne soit lui qui m'ait pris par la main comme un petit frère et m'ait aidé à traverser cette période !

Quels sont les films qui ont inspiré l'écriture de Tu choisiras la vie ?

Je ne sais pas s'ils l'ont inspiré, mais des films qui m'ont durablement marqué oui, et qui ont certainement influencé mon regard de jeune cinéaste. Il y a ceux que je cite dans ma note d'intention : Les films d'Alice Rochwacher, d'Abbas Kiarostami, des films de la période Soviétique comme ceux de Mamine, Klimov ou Mikhalkov ou des américains comme Cassavetes. Un autre a été très important, Il était une fois un merle chanteur, du cinéaste Géorgien Otar Iosseliani. Un film merveilleux tourné en 1970 à Tbilissi en Géorgie. Il y a une scène de mon film qui rend hommage à ce chef-d'œuvre, lorsqu'Esther rembobine la cassette dans le pick-up d'Elio et redonne ainsi vie à Lucio Dalla qui chante une chanson sur la liberté , faisant ainsi écho dans le film de Iosseliani à la scène où l'horloger remet en marche le mécanisme d'une montre qui s'était arrêtée.

Initialement, votre film avait pour titre Face à toi. Pourquoi en avez-vous changé ?

Face à toi est le titre qui m'a accompagné pendant toutes mes années d'écriture. Nous l'avions trouvé un soir alors je discutais avec mon ami Patrick Schupak (dont l'aide généreuse à un moment crucial et difficile de ma vie m'a permis de ne pas abandonner l'écriture). J'aimais ce titre et le trouvais évocateur du combat intérieur que mènent les deux héros du film, contre eux-mêmes et leur famille. Je l'avais extrait d'une phrase du Deutéronome qui dit : « J'ai placé, face à toi la vie et la mort, la bénédiction et la malédiction, tu choisiras la vie ». Je l'ai abandonné à la toute fin de la post-prod lorsqu'en relisant le carton où s'inscrit la citation, j'ai compris que l'invective divine Tu choisiras la vie était plus percutante et dramatique.

Le sujet du film et l'inexpérience du réalisateur ont-ils compliqué le montage du projet ?

Ce film, c'est plus de 10 ans de travail, de doutes, de remises en questions, de sales coups et d'espoirs déçus. J'ai eu des moments de grande solitude et de désespoir. Mais j'ai eu la chance d'avoir à mes côtés une femme qui y a toujours cru et qui n'a jamais cessé de me soutenir. Ce film lui doit beaucoup ! Quand j'ai senti que le scénario méritait d'être lu, je l'ai donné à lire à quelques producteurs qui m'avaient été recommandés. C'était chaque fois non, mais toujours avec des mots rassurants. Tous me disaient que le film était porteur de quelque chose de fort mais aucun ne voulait prendre le risque. Et puis il fallait une équipe qui connaisse l'Italie et son mode de fonctionnement... je m'arrêterai là (rires) ! C'est François Kraus, un ami producteur, qui m'a conseillé de le faire lire à Fabio Conversi. Je connaissais Fabio pour avoir tourné avec lui alors qu'il n'était encore que chef-op puis dans un film qu'il a réalisé. Nous avons une belle relation mais depuis des années nous ne nous voyions plus. Il connaît bien le cinéma pour avoir produit de grands films comme *La grande bellezza*. Il a lu très vite mon scénario et m'a rappelé aussitôt pour me dire qu'il croyait au film. J'ai raccroché et j'ai été débordé par l'émotion que vous pouvez imaginer. Grâce à lui le film a commencé sa vie.

Pourquoi avez-vous situé votre histoire dans les Pouilles ?

Plus jeune, j'ai vécu avec une femme qui adorait l'Italie. Quand je l'ai rencontrée, elle m'a dit : « c'est dingue ,ta famille est originaire d'Odessa et pourtant je ne crois pas avoir jamais rencontré un type plus italien que toi ! ». Elle m'a emmené dans ce pays pour la première fois alors que j'avais 27 ans et j'ai eu une émotion qui ne m'a jamais quitté. J'y suis retourné souvent j'y ai tourné plusieurs films en tant qu'acteur et j'ai appris la langue.

Dans les premiers temps de l'écriture, le film se passait en Israël mais je n'étais pas satisfait. Je savais qu'il me fallait trouver une terre neutre. Un jour je tombe par hasard sur Internet sur un reportage qui relate le voyage annuel que fait une famille de juifs religieux en Calabre depuis des générations. Pour honorer un passage du Talmud où il est dit que Dieu demanda à Moïse d'envoyer des messagers divins pour aller cueillir le cédrat , fruit sacré, en Italie du sud et le ramener en terre de Canaan où il servira à la fête des Cabanes. Tout se mettait « magiquement » en place et donnait sens à l'histoire !

Souvent les films qui mettent en scène des juifs orthodoxes ont des dominantes noir et blanc. Le vôtre est au contraire, très solaire, très lumineux...

Il est à l'image des Pouilles. Plantée partout de citronniers, d'orangers, de figuiers, de grenadiers et autres splendeurs, cette région est comme un Jardin d'Eden. S'y rendre l'été tient d'un retour au début du monde. Or, où mieux ancrer un film sur le recommencement que dans un espace où tout semble avoir commencé ! C'était inespéré.

Mon chef opérateur, Michele Paradisi — c'est merveilleux de s'appeler « Paradis » quand on est chef op et qu'on tourne au « jardin d'Eden » !— a fait une photo fantastique.

Le film lui doit beaucoup. Je tenais au début à un format qui mette en valeur l'austérité de ce travail de la terre et de ces gens, comme chez Alice Rochwacher. Il a insisté pour que je me décide pour du Scope anamorphique, en allant jusqu'à faire des essais images à Cinecittà pour me convaincre ! Comme il a eu raison !

Lorsqu'on est un acteur confirmé et reconnu comme vous l'êtes, qu'est-ce qu'on éprouve quand on passe derrière la caméra pour sa première expérience de long métrage ?

C'est assez fou : le fait d'y repenser aujourd'hui me donne le trac, alors que je ne l'ai pas vraiment eu pendant le tournage ! Même si je n'étais pas parfaitement préparé techniquement — j'avais déjà travaillé sur une partie des découpages — j'ai eu tout de suite la conviction que j'étais à l'endroit où je devais être, au bon moment, et avec la bonne distribution. Mon équipe technique (on était plus d'une soixantaine) était très complice et très heureuse d'être sur un film qui pour eux était un peu un ovni. Ce n'est pas le genre de films qui se tournent généralement dans la région ! Tout le monde était au service du film et s'appuyait sur moi comme si j'avais une longue expérience derrière moi ! C'est un des grands enseignements que je retiens de mon passage derrière la caméra : le rapport au collectif et l'abnégation dans le travail d'équipe.

L'autre enseignement est plus personnel mais raconte combien le défi était pour moi immense :

Depuis toujours, j'ai beaucoup de mal à prendre des décisions. Je me souviens avoir usé un journaliste du Nouvel Obs qui m'avait proposé un questionnaire de Proust. J'ai dû appeler cet homme une bonne dizaine de fois pour changer mes réponses ! Il n'en pouvait plus !

Or le propre du réalisateur c'est justement de passer ses journées à faire des choix. A savoir dire "non" et à passer à autre chose. Sans regretter. C'est ma plus grande fierté (rire) !

Un mot sur les musiques qui accompagnent si bien votre film...

La musique est quelque chose de vital pour moi. J'en écoute beaucoup, même quand j'écris. Cela stimule mon écriture et me donne des idées.

Quand je préparais le film, je cherchais des musiques italiennes. Et un jour, je suis tombé sur ce titre de Lucio Dalla, *La Casa in riva al mare*, l'histoire d'un type qui, par la fenêtre de sa prison (vraie ou symbolique), regarde tous les matins une femme dans une maison, de l'autre côté de la mer, et se promet de venir la retrouver un jour. Mais le temps passe, " toutes les années en même temps" comme le dit si joliment Dalla et il reste enfermé incapable de gagner sa liberté. C'est une chanson déchirante qui rend encore plus bouleversant le geste d'Elio à la fin du film.

Et puis, il y a cette sublime musique géorgienne de Niaz Diasamidze, un compositeur très connu et vénéré dans son pays. Je l'ai découverte sur la playlist d'une copine russe venue en France et je l'ai tellement aimée qu'après l'avoir écoutée en boucle pendant des mois je ne pouvais plus imaginer le film sans elle. C'est cette musique qui m'a donné l'idée de cette main d'œuvre Géorgienne ! . Gros défi ... je pense que tous les géorgiens des Pouilles sont dans mon film tant il y en a peu !!

Cette musique amène au film à la fois gaité, folie, et nostalgie.

Et puis il y a bien sûr la création originale de Giovanni Mirabassi. Giovanni est un pianiste de jazz italien mais qui vit en France depuis de nombreuses années. C'est un homme qui a le sens de la mélodie et du rythme . Le thème qu'il a trouvé ajoute une poésie une douceur et une tension au film. C'était formidable de passer ces jours enfermés dans un studio avec l'arrangeur génial qu'est Théophile Collier à coller la musique à l'image !

Vous teniez à me parler de votre travail avec vos monteurs à l'image et au son.

Oui ça a été un moment très important de cette aventure. J'ai eu la chance inouïe de passer presque sept mois à Rome à monter l'image puis le son à Cinecittà. J'ai adoré ces mois aux côtés d'Aline Hervé ma monteuse et de son assistant Shervin Zinoussi . Je ne fais que répéter ce que j'ai entendu dire mille fois par d'autres : le film prend vie au montage. Il y a quelque chose d'unique dans ce travail. La lumière est éteinte, seuls les écrans sont allumés. Les images défilent, s'arrêtent reviennent en arrière puis redéfilent...parfois le silence entre nous peut durer de longues minutes. Ce sont trois sensibilités très différentes réunies autour de quelques images, à chercher l'écriture la plus juste possible...c'était passionnant. Aline est une magicienne, douce, attentive à mon point de vue sur le film et en même temps toujours prête à proposer de nouveaux sens, à bousculer ce qui me semblait évident et "indiscutable".

Nous ne trouvions pas le début du film. Nous y avons passé un temps fou mais le film ne décollait pas. J'avais proposé une coupe drastique des quinze premières minutes déjà montées , mais là encore quelque chose manquait. Un matin tôt je suis arrivé en salle de montage, Aline était déjà là. Elle s'était réveillée en pleine nuit avec en tête, l'image d'Esther qui lit sa lettre pour commencer le film. D'un coup tout prenait sens et nous gagnions enfin cette empathie qui manquait au personnage !

Dans quel état êtes-vous sorti de ce premier long métrage ?

Comme tout réalisateur qui termine un film j'imagine : épuisé ! (rire). Mais tellement serein , heureux et soulagé. Je venais de tourner l'histoire que je rêvais de raconter et fait le film que je voulais faire. Et je venais de vivre une aventure humaine extraordinaire.

En travaillant avec mes acteurs j'ai compris combien j'ai du être parfois difficile dans mon exigence. Après le film j'aurais pu appeler tous les réalisateurs avec qui j'ai travaillé pour m'excuser d'avoir été aussi perfectionniste -et chiant (rire) -!!

En voyant travailler Lou, Riccardo et tous les autres, jusqu'à ceux qui ne font qu'une apparition mais qui tremblent de peur de rater leur réplique, j'ai été pris d'une tendresse et d'une indulgence extraordinaire pour mon métier. Il y a quelque chose de tellement inquiet et fragile chez l'acteur (même chez celui ou celle qui affiche confiance et certitude). C'est émouvant !

Vous continuerez donc à faire l'acteur après ce film ?

Bien sûr... mais en étant attentif à choisir des personnages qui m'aident à sortir de ma route !

A votre avis à quel genre Tu choisiras la vie appartient-il ?

J'ai du mal à répondre à cette question. Je pense qu'on parlera d'un drame, mais comme il est à la fois grave et solaire, il m'évoque "la comédie de la vie" dont parle si bien Paolo Conte.

Quels sont vos projets ?

Je me suis déjà lancé dans l'écriture du prochain !

Et je serai sur scène à la rentrée septembre 2023 (ou janvier 2024 selon la programmation du théâtre) pour créer la prochaine pièce de Fabrice-Roger Lacan.

LE RÉALISATEUR

Après une formation au cours Florent puis avec Yves Pignot et au CNSAD, Stéphane Freiss rencontre Giorgio Strehler qui le dirige dans L'illusion comique au Théâtre de l'Odéon (1985) ce qui lui ouvrira en 1986 les portes de la Comédie-Française. Il connaît à la même époque son premier succès au cinéma avec "Chouans" de Philippe de Broca, pour lequel il obtient le César du Meilleur Espoir Masculin en 1989.

Il tourne pour le cinéma avec certains des plus grands réalisateurs français et étrangers parmi lesquels : Agnès Varda, Jacques Deray, P. Granier-Deferre, Claude Miller, Claude Berri, Steven Spielberg, Clint Eastwood ou encore François Ozon (5x2).

En parallèle il poursuit sa carrière au théâtre. Il obtient le Molière de la Révélation Théâtrale en 1992 pour son rôle dans "C'était bien" de James Saunders, mis en scène par Stefan Meldegg au Théâtre la Bruyère et est nommé en 2004 pour le Molière du Meilleur Comédien pour son rôle dans "Brooklyn Boy" de Donald Margulès à la Comédie des Champs Élysées.

Jorge Lavelli et Alfredo Arias le dirigent à la Comédie Française entre 1996 et 1998 avant qu'il n'entame une carrière au théâtre privé et au subventionné dans des mises en scène de Stefan Meldegg, Patrice Kerbrat Roger Planchon Jean Louis Martinelli ou encore Ladislav Chollat qui le dirige en 2018 dans Le Fils de Florian Zeller.

Parmi les auteurs contemporains il incarne entre autres des textes de Yasmina Reza, Eric Emmanuel Schmitt ou J.P.Amette.

Il crée et met en scène La Promesse de l'Aube de R. Gary en 2019 où il est seul en scène.

Il tourne également à la télévision dans de nombreux films, passant du registre de la comédie (La loi selon Bartoli), au drame (Papillon noir, Autopsy, Camus). Et tourne dans plusieurs séries dont récemment "Jusqu'au dernier" et "10%".

En 2011, il écrit et réalise un court-métrage intitulé "It Is Miracul'house" plusieurs fois récompensé dans des festivals de cinéma et tourne en 2021 son premier long métrage en tant qu'auteur-réalisateur.



ENTRETIEN AVEC LOU DE LAÂGE

Qu'est-ce qui vous a séduit dans ce projet ?

Je ne connaissais pas personnellement Stéphane Freiss, c'est le producteur Fabio Conversi qui m'a fait lire son scénario, j'ai été emballée. Je fais ce métier pour découvrir des univers nouveaux. Or, pour moi, le monde juif ultra orthodoxe en était un. J'ai vu un petit challenge dans le fait d'interpréter une jeune fille appartenant à un milieu dont je ne savais rien. J'ai rencontré Stéphane et je l'ai trouvé passionnant. Non seulement il connaît parfaitement son sujet - il peut en parler des heures - mais il m'a expliqué pourquoi il tenait tant à ce film. C'était touchant de le sentir aussi investi. Et il s'entourait de gens passionnants pour mener à bien son projet, comme par exemple Pierre-Henri Salfati qui joue mon père dans le film.

Votre rôle vous met dans la peau d'une jeune fille qui suffoque sous le poids des obligations religieuses. Pour d'autres raisons aviez-vous déjà éprouvé cette sensation ?

Jamais. J'ai la chance de venir d'un milieu où on a le droit de penser, d'agir, d'aimer et de s'exprimer comme bon vous semble, d'avoir grandi entourée de tolérance et de bienveillance. J'ai dû imaginer ce qu'on ressent lorsqu'on doit vivre les yeux baissés, entouré d'interdits et en obéissant, sans pouvoir dire mot, à des obligations de tous ordres. Devoir travailler sur ce genre d'état de révolte intérieure n'était pas tout à fait nouveau pour moi. Dans *Le Bal des folles*, je jouais une jeune femme du XIX^e siècle qui après avoir été enfermée physiquement à l'hôpital de la Pitié-Salpêtrière, essaye, en dépit de sa claustration, de se trouver un espace mental de liberté. Par contre, ce qui était entièrement neuf pour moi dans le film de Stéphane, c'est qu'Esther est une jeune fille juive, qui plus est ultra-orthodoxe.

Où avez-vous trouvé les « clefs » pour la comprendre ?

Stéphane m'a conseillé des films et des livres, j'ai eu de nombreuses et passionnantes discussions avec Pierre-Henri Salfati, et j'ai aussi regardé des reportages et des documentaires sur des juifs qui avaient rompu avec leur communauté. C'était assez terrible. Comme, les plus pratiquants d'entre eux, sont des gens qui n'ont pas appris les codes de la vie en société - surtout les femmes -, lorsqu'ils larguent les amarres d'avec leur milieu, ils sont comme des bateaux sans gouvernail, ils vont à la dérive, encourant ce risque supplémentaire d'être rejetés par leurs proches. On peut imaginer leur grande solitude.

Une fois sur le plateau, comment avez-vous abordé Esther ? Avez-vous eu peur d'en faire trop ? Pas assez ?

Je me pose toujours beaucoup de questions avant d'accepter un personnage, et ensuite en le construisant. Mais quand je suis au pied du mur, c'est-à-dire quand que je dois le jouer et que je suis face à mon partenaire, dans un décor et des costumes donnés, je me laisse porter. Tout devient signifiant, tout prend vie. Ça a été le cas pour Esther. Les décors, que ce soient les paysages sublimes des Pouilles ou l'intérieur de cette maison d'Elio, aussi magnifique qu'imposante, mes tenues austères, mes partenaires, les dialogues et les indications scéniques de Stéphane... tout m'a guidée pour que je fasse comprendre que le combat d'Esther pour son émancipation, relevait d'un processus intérieur, qu'il ne pouvait pas s'extérioriser. Mon travail a été de ne le laisser percevoir qu'à travers des expressions infimes, comme le tressaillement d'une joue ou un battement de cils.



A part une petite exception, vous avez tourné sans maquillage, dans des robes strictes et simples...

C'était pour être au plus près d'Esther. Les jeunes filles des milieux orthodoxes doivent toujours être très couvertes et ne rien porter d'ostentatoire ou de luxueux. Elles ne doivent pas non plus afficher de coiffure sophistiquée ni être maquillées. Ces règles ne m'ont pas gênée pour jouer : c'est ça aussi être acteur, laisser son visage s'exprimer, avec ou sans artifice.

C'était la première fois que vous tourniez avec Riccardo Scamarcio, dont le français n'est pas la langue maternelle. Comment s'est passée votre rencontre ?

Très bien, très amicalement. Riccardo, qui est une star en Italie, est un être assez complexe. Il peut être d'une joie exubérante et tout d'un coup se poser plein de questions. Il a une personnalité très forte, mais en même temps, il est simple et accessible. Le tournage était assez intense, on avait beaucoup de scènes ensemble, il fallait aller vite, mais on a bien avancé tous les deux. On a trouvé assez facilement la pudeur du rapport exigée par nos personnages.

C'était évidemment la première fois que vous tourniez sous la direction de Stéphane Freiss dont c'est le premier long métrage. Quel souvenir gardez-vous de cette double première ?

C'est très particulier, les premiers longs. J'en ai fait quelques uns. On voit des réalisateurs qui cherchent, essaient, se trompent, et réessaient. Leur maladresse est souvent touchante à regarder, d'autant plus si elle est, comme chez Stéphane, accompagnée par la passion. C'est fou l'énergie qu'il a déployée sur le plateau. Il était tellement investi, il avait tellement travaillé son scénario et préparé son tournage, que, bien que n'étant pas un as de la technique, il savait toujours où il voulait aller. C'était rassurant pour nous, les comédiens.

Le tournage s'est déroulé dans les Pouilles. Leurs magnifiques paysages, presque bibliques, vous ont-ils portée ?

Forcément. Les Pouilles sont une région assez aride mais « peuplée » d'oliviers gigantesques. Elles transmettent une énergie à la fois apaisante et spirituelle. Elles inspirent, élèvent et aident à la concentration. J'ai eu beaucoup de mal à en partir.

Et quel contraste entre leur lumière, si vive, et le noir des costumes des juifs orthodoxes...

C'était intéressant aussi ce contraste. Comme une belle représentation de la vie où même plongé dans le drame, il est toujours possible de trouver un peu de beauté et un peu de lumière. Je pense que la beauté des Pouilles est pour quelque chose dans le courage que trouve Esther pour quitter son père et rompre avec son milieu.

Quand vous avez-vu le film fini, était-il celui auquel vous vous attendiez ?

J'ai été plutôt surprise car Stéphane a changé beaucoup de choses au montage. Il a notamment changé la place de pas mal de scènes et surtout recentré son histoire sur le personnage d'Esther, ce qui l'a rendue plus présente et plus centrale. C'est passionnant de voir qu'un film entre l'écriture et le montage peut se transformer.

Selon vous, ce film a-t-il une portée universelle ?

La quête d'une femme pour échapper à un milieu asphyxiant et trouver le courage de vivre comme son instinct l'appelle à faire est universelle me semble-t-il. Devenir un être humain, penser, prendre sa vie en main, remettre en question, se révolter contre ce qu'on nous a transmis pour trouver son propre chemin, sa propre vérité, faire ses propres erreurs est essentiel et universel.

FICHE TECHNIQUE ET ARTISTIQUE

Un film de Stéphane Freiss

Avec Lou De Laâge – Esther Zelnik

Riccardo Scamarcio – Elio De Angelis

Pierre-Henry Salfati – Aaron Zelnik

Luigi Diberti – Yaacov

Coralie Zahonero – Rivka

Nicola Rignanese - Andrea

Produit par Ba.be Productions Fabio Conversi et Indiana Production Benedetto Habib

Avec le soutien du Centre National de la Cinématographie et de l'image animée

Scénario Stéphane Freiss

Casting Armando Pizzuti

Image Michele Paradisi

Montage Aline Hervé

Son Max Gobiet

Coordinatrice de Post-production Monica Verzolini

Distribution France JHR Films





jhr
FILMS